

ROMANTICISMI



LA RIVISTA DEL C.R.I.E.R.

**La Belgique romantique  
en chantier : journaux, langues  
et institutions avant 1830**

Charlotte van Hooijdonk

ANNO IX – 2025



# LA BELGIQUE ROMANTIQUE EN CHANTIER : JOURNAUX, LANGUES ET INSTITUTIONS AVANT 1830

Charlotte VAN HOOIJDONK (*KU Leuven*)  
[charlotte.vanhooijdonk@kuleuven.be](mailto:charlotte.vanhooijdonk@kuleuven.be)

**RÉSUMÉ :** Cet article analyse le romantisme belge avant 1830 non comme un programme esthétique mais comme une configuration médiatique spécifique. Dès les années 1820, les journaux belges participent précocement aux débats romantiques européens. Ce discours critique novateur semble contraster avec une production poétique de facture classique. Ce décalage s'explique par deux facteurs : la problématique linguistique, qui infuse le discours romantique d'une importance et de fonctions différentes selon la langue utilisée par le journaliste, et le rôle structurant, dans la vie littéraire et dans la presse belge, des sociétés littéraires, qui favorisent des genres consensuels. L'article dépasse ainsi le récit traditionnel d'une dépendance culturelle belge face aux grands voisins français et néerlandais en étudiant les dynamiques et les genres propres aux journaux littéraires belges (pré)romantiques.

**ABSTRACT:** This article analyzes Belgian Romanticism before 1830 not as a coherent aesthetic program, but as a specific media configuration. As early as the 1820s, Belgian periodicals actively participated in European Romantic debates. Their innovative critical discourse contrasts with a poetic production that remained largely classical in form. This apparent discrepancy can be explained by two key factors: the linguistic situation, which shaped Romantic discourse differently depending on whether it was expressed in French or Dutch; and the structuring role of literary societies, which dominated Belgian literary life and the press, promoting consensual genres. The article thus moves beyond the traditional narrative of Belgian cultural dependence on its French and Dutch neighbors by examining the unique dynamics and genres that characterized Belgian Romantic periodicals.

**MOTS CLÉS :** Littérature belge, romantisme, revues littéraires, critique littéraire, sociétés littéraires, institution, multilinguisme, XIXe siècle, nationalisme romantique

**KEY WORDS:** Belgian Literature, Romanticism, Literary Periodicals, Literary Criticism, Literary Societies, Institutions, Multilingualism, 19<sup>th</sup> Century, Romantic Nationalism



## LA BELGIQUE ROMANTIQUE EN CHANTIER : JOURNAUX, LANGUES ET INSTITUTIONS AVANT 1830

Charlotte VAN HOOIJDONK (*KU Leuven*)  
[charlotte.vanhooijdonk@kuleuven.be](mailto:charlotte.vanhooijdonk@kuleuven.be)

La littérature « belge »<sup>1</sup> du premier tiers du XIXe siècle, qui correspond à une période de bouleversements politiques,<sup>2</sup> est tantôt perçue comme un moment de déclin intellectuel, tantôt comme une simple transition vers une littérature post-1830, plus nettement romantique et patriotique. Des deux côtés de la frontière linguistique,<sup>3</sup> on fait commencer le romantisme autour de 1835, avec les premiers romans historiques de Hendrik Conscience et Jules de Saint-Genois. Toutefois, ces sensibilités esthétiques ne surgissent pas ex nihilo après l'indépendance de 1830.<sup>4</sup> Partout en Eu-

- 1 Ces guillemets indiquent que la dénomination « belge » n'est pas officielle à l'époque. Néanmoins, le terme était déjà utilisé dans l'acception actuelle, pour désigner les Pays-Bas méridionaux, provinces du sud du Royaume Uni des Pays-Bas. Nous les enlèverons dans le corps du texte afin d'améliorer la lisibilité.
- 2 Incorporée dans l'Empire autrichien depuis le début du XVIIIe siècle, la Belgique connaît une brève indépendance lors de la révolution brabançonne (1789-1790) avant d'être disputée entre la France et l'Autriche. Elle est annexée par la France en 1795. En 1814, les pays alliés débattent de son avenir, et Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas obtient sa gouvernance, puis son annexion au Royaume des Pays-Bas. La Belgique devient indépendante en 1830.
- 3 En Belgique, le français et le néerlandais sont parlés depuis longtemps, mais n'ont pas toujours eu le même statut de langue nationale. Le français, langue officielle sous le régime français (1795-1815), s'était déjà imposé dès le XVIIe siècle dans la bourgeoisie flamande et sur la scène européenne. Le néerlandais, marginalisé comme langue de culture depuis plusieurs siècles déjà, devient la langue nationale sous Guillaume I<sup>er</sup>, qui cherche à unifier son royaume selon une vision inspirée à la fois du centralisme révolutionnaire français (« un pays, donc une langue ») et du romantisme allemand (« une langue, donc un peuple, donc un pays ») (A. De Jonghe, *De taalpolitiek van Koning Willem I in de Zuidelijke Nederlanden (1814-1830). De genesis der taalbesluiten en hun toepassing*, Bruges, Darthet, 1967, p. 23). L'officialisation du néerlandais est sentie comme une imposition qui ne fait pas sens dans une Belgique où l'appareil administratif est francisé. En 1830, le nouvel État belge adopte le français comme unique langue nationale ; le néerlandais sera reconnu à la fin du XIXe siècle. Notez que la « frontière linguistique », si elle existe plus ou moins réellement aujourd'hui, n'est pas géographique mais sociale au XIXe siècle.
- 4 Dans l'historiographie littéraire belge, on considère que le romantisme n'émerge

rope, le début du siècle est marqué par l'essor de la presse, qui joue un rôle central dans la formation de l'opinion publique,<sup>5</sup> la diffusion des nouvelles conceptions littéraires et l'animation du débat romantique, « le premier événement médiatico-littéraire ».<sup>6</sup> Sans les revues, leurs critiques célèbres et leurs feuillets, le romantisme n'aurait sans doute pas connu l'apogée européen qui fut le sien. Sous l'impulsion de la presse et de la critique, le début du XIXe siècle apparaît ainsi comme le creuset des bouleversements littéraires majeurs de l'après-1830 : de l'autonomisation de la littérature<sup>7</sup> et du triomphe du roman<sup>8</sup> jusqu'à l'avènement de l'ère médiatique.<sup>9</sup>

Ces trente années correspondent à une période transformatrice pour la conception de la littérature et du rôle de la critique littéraire. Au XVIIIe siècle, le journal se veut le reflet de la République des lettres, nécessairement restreinte. Il est l'apanage d'hommes instruits qui débattent des textes sur la base d'un savoir érudit partagé. Dès la fin du XVIIIe siècle, les journaux littéraires, dans le sillage des idéaux préromantiques, envisagent de plus en plus leur fonction comme le reflet du discours social, vi-

qu'après la fondation de l'État, servant à légitimer ce dernier par un enracinement culturel et historique. Importé notamment par le roman historique, ce courant est perçu avant tout comme un projet politique, mettant en scène des figures du passé belge (Cf. Vic Nachtergael, *Roman historique et identité nationale*, in Hans-Joachim Lope (éd.), *L'écrivain belge devant l'histoire*, Frankfurt, Peter Lang, 1993, p. 9-24). Le courant, et notamment le genre du roman historique sont, significativement, plutôt étudiés par les historiens belges dans le cadre de l'historiographie nationale et la quête de l'identité nationale que par les chercheurs littéraires (cf. Jo Tollebeek, « Enthousiasme en evidentie in de negentiende-eeuwse Belgisch-nationale geschiedschrijving », *Leidschrift: nationale mythen*, 8, 1992, p. 61-81; Nele Bemong, « Een pasgeboren staat, of een recentelijk ontwaakte natie? De historische roman als vormgever van het collectieve Belgische geheugen », *Handelingen van de Koninklijke Zuid-Nederlandse Maatschappij voor taal- en letterkunde en geschiedenis*, 59(0), 2005, p. 5-22),

5 Exemplifié par la naissance même de la Belgique, provoquée par des mouvements de pétitionnements et des articles polémiques dans les journaux ; les fondateurs de la Belgique étaient presque sans exception journalistes.

6 Alain Vaillant, « La genèse de la littérature moderne (1800-1836) : autonomisation ou médiatisation ? », *Orages, littérature et culture 1760-1830*, 7, 2008, p. 119-137 : 131-132.

7 Cf. Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

8 Cf. Claudie Bernard, *Le Passé recomposé. Le roman historique français du XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1996.

9 Cf. Dominique Kalifa, Philippe Regnier, Marie-Ève Thérenty, Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011.

sant à rendre compte des « progrès » de la littérature, de la politique et des sciences.<sup>10</sup> Ils aspirent à offrir un « tableau complet du mouvement des lettres et des sciences ».<sup>11</sup> Ce rêve d'exhaustivité hante les journalistes de cette période prémédiaitaire. Ils ne sont pas encore préoccupés, comme le seront leurs successeurs, par la consécration des auteurs ou par l'autonomisation de la littérature ; ils ne servent pas encore de premier dispositif de publication des livres. Alors, que vient faire la littérature dans les pages du journal ? Quelle fonction (le débat sur) la littérature remplit-elle, dans ce pays, et dans l'économie de ces publications périodiques ? Cette contribution propose de relire le romantisme belge avant 1830 non comme un programme esthétique plus ou moins bien accompli,<sup>12</sup> mais comme une configuration médiaitaire spécifique. Dans un système littéraire périphérique et, qui plus est, multilingue, le phénomène européen du romantisme trouve des déclinaisons qui diffèrent de celles observées dans les pays voisins.

## Une réception critique précoce

Le romantisme en Belgique avant 1830 ne se manifeste pas par une production littéraire aisément identifiable, mais par une médiation critique intense. C'est dans les journaux que les nouvelles idées esthétiques, venues principalement de France, d'Allemagne et d'Angleterre, trouvent un premier espace de discussion. Cette réception critique constitue un moment de transformation intellectuelle plus significatif que ne l'a longtemps reconnu l'historiographie littéraire, laquelle insiste de manière récurrente sur « la profondeur du préjugé pseudo-classique dans notre élite lettrée ».<sup>13</sup> L'exemple du *Mercure belge*<sup>14</sup> est souvent cité pour illustrer cette

<sup>10</sup> Cf. Gert-Jan Johannes, *De Barometer van de smaak. Tijdschriften in Nederland 1770-1830*, Den Haag, Sdu, 1995.

<sup>11</sup> Charles-Marc Des Granges, *La Presse littéraire sous la Restauration 1815-1830*, Paris, Société du Mercure de France, 1907, p. 51.

<sup>12</sup> Les historiens littéraires ont notamment cherché les premières apparitions dans la presse de poètes romantiques de l'après-1830, sans prendre en compte le contexte discursif direct dans lequel ces occurrences se situent.

<sup>13</sup> Gustave Charlier, *Le Mouvement romantique en Belgique (1815-1850). I. La Bataille romantique*, Bruxelles – Liège, Palais des Académies - Vaillant-Carmanne, 1948, p. 52.

<sup>14</sup> Le *Mercure belge* est fondé à Bruxelles en novembre 1817 et paraît jusqu'en avril 1821. C'est un hebdomadaire qui contient des rubriques de critique littéraire, des informations culturelles, de la poésie et des essais.

posture conservatrice. Ce journal, le plus influent de l'avant-1830, publie des critiques sévères à l'encontre d'auteurs comme Lamartine ou Chénier : leurs pièces, jugées selon les critères d'une critique grammaticale traditionnelle, « ne sont pas exemptes de tâches ».<sup>15</sup> Par ailleurs, le courant romantique est perçu comme étranger. Dans son étude du système littéraire flamand des Pays-Bas méridionaux<sup>16</sup> dans ses relations avec le nord du Royaume, Weijermars<sup>17</sup> analyse le rôle de plusieurs hommes de lettres hollandais dans l'introduction des idées romantiques en Flandre ; de son côté, Charlier<sup>18</sup> souligne l'influence d'émigrés libéraux français dans la diffusion du romantisme en Belgique francophone. L'étude du romantisme en Belgique a largement souffert de ces préjugés de pseudo-classicisme et de l'idée selon laquelle il s'agirait d'un courant entièrement importé. Une analyse du romantisme en Belgique avant 1830, qui ne se réduise pas à un simple « préalable » à l'étude du romantisme postérieur à l'indépendance, n'existe pas ; a fortiori, aucune étude ne propose une lecture conjointe des productions flamandes et francophones<sup>19</sup> – un mal ancien dans l'historiographie belge.<sup>20</sup>

Les nouvelles idées sont pourtant bel et bien introduites et discutées en Belgique, des deux côtés de la frontière linguistique.<sup>21</sup> Et cette importation passe par les journaux. Dès 1815, le pays s'ouvre aux précurseurs du romantisme et à Byron, Scott, Goethe et Schiller. Des figures importantes, comme le journaliste Leo De Foere, jouent un rôle central dans cette réception. À travers son journal bilingue *Le Spectateur belge*,<sup>22</sup> il dif-

<sup>15</sup> *Mercure belge*, vol. 7, p. 293-301.

<sup>16</sup> Le terme neutre qu'on donne généralement dans l'histoire aux provinces qui constituent l'actuelle Belgique, par opposition aux Pays-Bas septentrionaux, correspondant plus ou moins aux Pays-Bas actuels.

<sup>17</sup> Cf. Janneke Weijermars, *Stiefbroeders. Zuid-Nederlandse letteren en natievorming onder Willem I, 1814-1834*, Hilversum, Verloren, 2012.

<sup>18</sup> Cf. Gustave Charlier, *op. cit.*

<sup>19</sup> Un point sur l'utilisation des noms de langue. Nous parlons de « français » ou de « francophones » pour désigner les textes rédigés en français usuel. Le « néerlandais » est utilisé pour parler plus généralement de tout ce qui s'écrit dans une variante de la langue néerlandaise, tandis que nous préciserons (« flamand » et « hollandais ») lorsqu'il est question de la variante spécifique des provinces méridionales et septentrionales respectivement.

<sup>20</sup> Cf. Vic Nachtergael, « D'une littérature deux autres », *Revue de littérature comparée*, 299, 3, 2001, p. 363-377.

<sup>21</sup> Cf. René Lissens, *Vlaamse letterkunde van 1780 tot heden*, Bruxelles, Elsevier, 1953 et Gustave Charlier, *op. cit.*

<sup>22</sup> Le *Spectateur belge* (1815-1823) est fondé par l'abbé Leo De Foere (1787-1851), rédi-

fuse les idées de Mme de Staël et de Schlegel. Refusant le modèle rigide du XVII<sup>e</sup> siècle français, De Foere préfère le théâtre de Shakespeare et de Calderón à celui de Racine et Corneille. Les principes classiques, codifiés par les Français, souligne-t-il, compriment « l'essor du génie poétique ». <sup>23</sup> Dès 1816, il identifie « deux systèmes opposés, celui de la littérature classique, celui de la littérature romantique ». <sup>24</sup> Il plaide pour un « genre *romantique*, sagelement modifié », qui « portera quelque correctif » aux principes classiques, <sup>25</sup> mais il ne se range « pas exclusivement sous les bannières des *classiques*, ni sous celles des *romantiques* ». <sup>26</sup> De Foere incarne ainsi une posture typique des critiques belges : la mise en avant du débat plutôt que l'adhésion tranchée à un camp. Son journal, lu et apprécié par des Francophones et Néerlandophones, témoigne de la précocité des discussions esthétiques sur le romantisme partout en Belgique.

Le *Mercure belge*, à l'instar de De Foere, présente le romantisme comme un phénomène étranger à la Belgique, dont on se contente de relater l'évolution : « Le genre romantique fait chaque jour en France de nouveaux progrès ». <sup>27</sup> Vu de loin, ce romantisme, qui a « plus d'admirateurs que les classiques », semble même se réduire à une forme d'éloge de la laideur, mais le critique ne s'en étonne pas : « il y a des gens qui préféreraient la statue informe de Teutath à l'Apollon du Belvédère ». <sup>28</sup> La question de ce qui relève ou non du romantisme reste encore ouverte : « Si Shakespeare et Schiller comptent pour des romantiques, MM. d'Arlincourt et Nodier en sont-ils ? ». La critique oscille entre admiration pour l'originalité de figures comme Byron ou Schiller et rejet des « ouvrages ténébreux de M. Charles Nodier » <sup>29</sup> ou du « galimatias romantique ». <sup>30</sup> C'est au nom de la variété que le critique loue la beauté des *Méditations* de Lamartine, tout

gé quasiment entièrement par lui seul, et consacré à la défense du flamand contre le français et à la défense des droits des catholiques contre le libéralisme de Guillaume I<sup>er</sup>. Son journal, critique envers le gouvernement, connaissait un retentissement important et sa mise en prison en 1815 est le début d'une coalition entre libéraux et catholiques en Belgique pour la liberté de la presse, préfigurant l'unionisme de 1827 qui menait à l'indépendance belge.

23 *Le Spectateur belge*, tome 6, n. 22.

24 *Ibid.*, 1816, tome 4, n. 2, p. 51.

25 *Ibid.*, 1816, tome 6, n. 22.

26 *Ibid.*, 1823, tome 18, p. 375.

27 *Ibid.*, tome 10, p. 499.

28 *Ibid.*

29 *Ibid.*, p. 455.

30 *Ibid.*, p. 120.

en mettant en garde contre un genre qui se consacrera « uniquement à cette tristesse funèbre qui erre sans cesse autour des tombeaux [...] ; il est aisément de prévoir que cette teinte toujours sombre finirait par jeter une ennuieuse monotonie sur la littérature ».<sup>31</sup>

Les premières réflexions poétiques sur le romantisme portent sur le théâtre, notamment le mélodrame, que la presse belge des années 1820 associe au courant romantique. En 1823, le journal de théâtre *l'Aristarque*<sup>32</sup> qualifie *le Solitaire* de Pixérécourt d'« une des plus mauvaises productions de la littérature romantique ».<sup>33</sup> Le *Mercure belge* critique durement des auteurs comme Pixérécourt ou Ducange et leurs « tragédies en prose et [...] assassinats bourgeois qui dégradent la scène », qui privilégiennent le spectaculaire au détriment de l'éducation morale.<sup>34</sup> Pourtant, le chroniqueur reconnaît que certains « mélodrames supportables », s'ils expriment « le cœur humain », peuvent émouvoir de façon « douce et utile ».<sup>35</sup> Cette nuance reflète une évolution critique, également perceptible dans le *Letter- en Staatkundig Dagblad*<sup>36</sup> flamand, qui reconnaît la valeur des mélodrames capables de dépeindre la nature humaine avec justesse, à l'image de ceux de Kotzebue.<sup>37</sup> Ces concessions critiques sont une réponse à un public qui, constate-t-on laconiquement, « veut aussi du romantique », et c'est chez les « auteurs de mélodrame » qu'il le trouve.<sup>38</sup> Ce genre auparavant « spectacle populaire prend maintenant place dans la littérature ».<sup>39</sup>

Un tournant décisif s'opère lorsque la critique belge découvre la veine historicisante du romantisme. La tragédie *Les Vêpres siciliennes* de Casimir Delavigne suscite un vif engouement dans la presse belge, bien qu'elle n'y soit pas représentée. La matière historique et sentimentale, traitée dans

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 12-13.

<sup>32</sup> *L'Aristarque des spectacles, des lettres, des arts, des mœurs et de la politique* (1822-1828) est le premier hebdomadaire de théâtre de Bruxelles. Le journal proposait une chronique théâtrale, une revue politique, quelques essais et des critiques littéraires, dans une tonalité satirique.

<sup>33</sup> *L'Aristarque*, 2 février 1823, p. 356.

<sup>34</sup> *Mercure belge*, vol. 3, p. 124.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>36</sup> Le *Letter- en Staatkundig Dagblad* (1820), un bihebdomadaire politique et littéraire, est publié à Gand pour défendre et illustrer la langue néerlandaise. C'est un journal pro-gouvernemental.

<sup>37</sup> *Letter- en Staatkundig Dagblad*, 21 mars 1820, p. 2.

<sup>38</sup> *L'Aristarque*, 28 décembre 1823, p. 1129.

<sup>39</sup> Gustave Charlier, *op. cit.*, p. 182.

un cadre classique,<sup>40</sup> devient une porte d'entrée acceptable pour le romantisme. Un roman à la forme classique comme *Jean Sbogar* de Nodier peut être apprécié justement pour sa nouveauté et même pour sa cruauté : « Le sentiment qui s'y manifeste [...] est celui d'une amère misanthropie, et d'un invincible dégoût pour les institutions sociales », une « société pervertie » que les lecteurs « aiment à retrouver dans les ouvrages d'imagination, parce que cette sorte d'âpreté sauvage a quelque chose qui pique et qui plaît ».<sup>41</sup> Ce glissement permet de concilier tradition et innovation, et contribue à une redéfinition des critères d'appréciation littéraire.<sup>42</sup> Même *L'Aristarque*, farouche défenseur du classicisme, adopte peu à peu une posture plus nuancée, allant jusqu'à critiquer le dogmatisme de ses propres pairs : « Les classiques affectent pour le genre romantique un mépris peut-être déraisonnable », écrit-il, appelant à reconnaître que « le caractère des peuples, le climat et les temps influent sur la littérature et lui donnent un type particulier ».<sup>43</sup> *L'Aristarque* oscille entre relativisme et curiosité romantique d'un côté et idéalisme, respect des règles de l'autre, illustrant bien l'état d'esprit de la critique belge au début des années 1820.

40 Goût qui se voit tôt aussi transformé en pièces belges : Robyn représente une tragédie historique flamande, *Egmond en hoorne* (1819), Alvin fait représenter sa tragédie *Guillaume* en 1821 ; Smits rédige plusieurs tragédies historiques sur des sujets belges, tels *Marie de Bourgogne* (1825). Smits le dit plus clairement dans la préface à sa tragédie *Elfrida* : « j'ai fait une tragédie romantique sur un plan classique » (Édouard Smits, *Elfrida ou la vengeance, tragédie en cinq actes*, Bruxelles, Tarlier, 1825, p. I).

41 *Mercure belge*, vol. 6, p. 24.

42 Le Bail rattache l'engouement pour les romans de l'excès et de la transgression à la politisation de la société : « il semble offrir une réponse parfaitement adaptée aux mutations des goûts du public, que l'expérience du traumatisme révolutionnaire et les fastes de l'épopée impériale auraient infléchis dans le sens d'une dilection particulière pour les fictions placées sous le signe du paroxysme » (Marine Le Bail, *Méタmorphoses de Jean Sbogar : parcours éditorial d'un roman marginal* », in Émilie Pézard – Marta Sukiennicka (éd.), *Autour de Jean Sbogar de Charles Nodier. Le bicentenaire d'un roman majeur du romantisme*, Actes de l'Atelier du XIXe siècle de la SERD, 2019, p. 1-11 : 4). Ce qui à son tour aurait mené à un « nouveau paradigme évaluatif en matière de littérature, fondé sur l'alliance paradoxale de la 'sauvagerie' et du plaisir, puisque les 'développements habilement ménagés' des romans classiques ne sauraient convenir à une époque marquée au fer rouge de la démesure » (*Ibid.*). Elle met ainsi en lumière les interactions entre critique littéraire dans la presse, goûts du public et renouvellement esthétique – des dynamiques d'autant plus visibles en Belgique, où la production romantique émerge plus tard mais où la critique adopte tôt ce nouveau goût du public.

43 *L'Aristarque*, 3 novembre 1822, p. 155-156.

## Un romantisme belge tardif ? Le paradoxe discours – texte

La réception critique du romantisme en Belgique n'est ni passive ni périphérique. Elle constitue une première appropriation du courant qui a un effet tangible sur le journalisme littéraire. Les journaux les plus acquis à la cause romantique, *De Argus*<sup>44</sup> du côté néerlandais et *La Minerve des Pays-Bas*<sup>45</sup> du côté français, par exemple, font valoir la voix du critique lui-même, reléguant au second plan la fonction pédagogique ou normative héritée de la critique du XVIII<sup>e</sup> siècle. La critique devient un espace d'expression personnelle et idéologique, valorisant des notions nouvelles telles que l'originalité, la vérité des sentiments et l'expression nationale. La littérature devient un domaine autonome, affranchi du savoir et de la politique, centré sur l'imaginaire et l'expression. Cette mutation est préparée par la presse, qui sélectionne, commente et hiérarchise les œuvres et les auteurs. Les journaux deviennent des commentateurs avisés de ces discussions, témoignant d'une connaissance approfondie des nouveautés littéraires. Cependant, ce renouvellement du discours critique ne modifie que partiellement la production littéraire belge.

Dans la période 1815-1830, une première génération romantique émerge bel et bien avec les débuts de poètes flamands célébrés après 1830 tels que Van Duyse.<sup>46</sup> Du côté francophone, des auteurs comme Van Hasselt<sup>47</sup> manifestent une volonté de renouvellement. Il s'agit toutefois d'exceptions : « les genres classiques (poèmes, satires, fables, odes, épîtres, poésies fugitives) dominent les recueils », constate D'Hulst<sup>48</sup> à partir de la bibliographie

44 *De Argus* (1825-1826) est le premier journal néerlandais dédié entièrement à la critique littéraire en Belgique. Il est fondé à Bruxelles par le Hollandais Lodewijk Gerard Visscher. Le journal est dédié à la défense de la langue et propose des essais sur la littérature néerlandaise ainsi que des critiques aux critères plutôt romantiques.

45 *La Minerve des Pays-Bas, journal politique et littéraire* est publiée à Bruxelles en 1829 et propose un contenu très romantique et en même temps aussi très politisé et libéral. C'est la feuille la plus romantique en Belgique avant 1830.

46 Cf. René Lissens, *op. cit.* Prudens Van Duyse (1804-1859) commence à s'établir comme poète dans les années 1820 en participant notamment à des concours poétiques. Ses idées romantiques ressemblaient à celles de Bilderdijk ; il est très tourné vers le nord.

47 André Van Hasselt (1806-1874) était avocat mais aussi le poète romantique belge le plus fécond (Charlier 1948). Il commence sa carrière poétique dans les journaux bruxellois francophones et néerlandophones.

48 Lieven D'Hulst, « La poésie en 'Belgique' durant la période hollandaise », *Textyles*, [en ligne], 28, 2005, p. 66 (<https://doi.org/10.4000/textyles.458>).

des recueils poétiques francophones publiés entre 1815 et 1830. Le même constat vaut pour la production flamande.<sup>49</sup> Ces recueils restent largement attachés aux vieilles « conventions littéraires »,<sup>50</sup> calquées, généralement, sur des modèles français. Les tragédies conservent des structures classiques, tandis que les genres emblématiques du romantisme (roman, drame historique, poésie lyrique) demeurent encore rares. Cela devient plus manifeste encore dans les journaux littéraires. En raison de leur forte circulation et de leur tendance à se citer mutuellement, le débat sur le romantisme y est particulièrement vif. Le romantisme n'était pas encore monté sur les scènes belges que les journaux avaient déjà pris position. Mais ce discours novateur côtoie une production très classique. Dans le cadre de notre recherche doctorale<sup>51</sup> sur la presse littéraire, nous avons analysé en détail le contenu littéraire (c'est-à-dire la poésie et les fragments en prose publiés en tant que tels, non imbriqués dans des articles) de quatre journaux, dont deux favorables au romantisme. Dans les quatre cas, il s'agit majoritairement de poèmes de circonstance, d'une poésie de l'événement, issue de la plume d'écrivains locaux, très appréciée, mais aussi très peu commentée par les rédacteurs. Le discours sur le romantisme n'éclipse donc pas la vocation locale de ces journaux. Ainsi, au moment même où le *Mathieu Laensbergh*<sup>52</sup> à Liège adhère au nouveau courant, le journal continue à publier des poèmes de circonstance du type « Aux élèves de l'Université », des énigmes, des charades versifiées ou encore des traductions du latin classique. Les journaux-manifestes n'existent pas encore, de sorte qu'il serait anachronique de vouloir opposer un journal « romantique » à un journal « classique ». Un même périodique peut, dans un seul numéro, louer les vers de Lamartine et de Hugo tout en plaçant à leur hauteur les fables très classiques d'un Stassart.<sup>53</sup> La plupart des journaux, suivant la tâche traditionnelle du journal, proposent un panorama large de la production contemporaine, mêlant

49 Cf. Ada Deprez, *Bouwstoffen voor de geschiedenis van de Vlaamse literatuur in de negentiende eeuw: I. Bibliografie van de Vlaamse literatuur in de negentiende eeuw*, Gent, RUG, 1981.

50 Lieven D'Hulst, « La poésie en 'Belgique' durant la période hollandaise », cit., p. 67.

51 Publication attendue en 2026.

52 Le *Mathieu Laensbergh ou le politique* (1824 – 1830) est un journal principalement politique publié à Liège. Ce journal jouera un rôle important dans les pétitionnements en 1828 et l'union des libéraux et catholiques contre le gouvernement de Guillaume I<sup>er</sup>.

53 Goswin de Stassart (1780-1854), connu dans l'histoire belge comme homme politique et l'un des fondateurs du pays, était avant 1830 notamment connu comme poète fabuliste, célébré en Belgique et en France.

sans hiérarchie évidente œuvres classiques et romantiques, avec une certaine sensibilité aux charmes d'une esthétique en transition.<sup>54</sup>

Les interprétations classiques pour expliquer l'absence de productions romantiques avant 1830 insistent souvent sur une supposée dépendance culturelle de la Belgique, associée à un conservatisme esthétique inhérent aux périphéries culturelles. Après avoir constaté la vivacité des débats esthétiques autour du romantisme, ces explications paraissent peu convaincantes. La littérature présente et représentée dans les journaux remplit clairement une autre fonction que la littérature commentée. Savoir distinguer ces deux niveaux est essentiel pour rétablir une image plus juste du champ littéraire de l'époque, qui ne se réduit ni à une simple période de 'transition', ni à une posture de 'dépendance' vis-à-vis des champs littéraires voisins. Il s'agit plutôt d'un moment où les productions littéraires se différencient avant tout par leur fonction sociale. Pour saisir ces fonctions, il convient d'intégrer deux facteurs jusqu'ici peu pris en compte dans l'analyse des journaux : la langue et le fonctionnement de l'institution littéraire belge avant 1830. En effet, le paysage littéraire belge est marqué par une dualité linguistique qui, dans l'ambiance du romantisme national, engendre des discours critiques distincts sur la littérature et l'histoire belge. Dans une « Belgique » encore en gestation, la littérature apparaît d'abord comme un espace où se fabrique la nation et son histoire. Ensuite, il serait erroné de comparer mécaniquement la production littéraire belge à celle de la France ou des Pays-Bas sans tenir compte des institutions qui soutiennent la littérature et permettent l'émergence d'un discours critique.

### Le romantisme belge : langues, histoire et traduction

Le « bilinguisme » en Belgique au XIX<sup>e</sup> siècle n'est ni équilibré ni neutre.<sup>55</sup> Le français domine culturellement et institutionnellement, alors que le néerlandais, encore marginalisé par les élites lettrées, est en voie de reva-

<sup>54</sup> Le fait de « retrouver pour ainsi dire sur le même plan, toute la production poétique d'une même époque » (Charles-Marc Des Granges, *op. cit.*, p. 27) permet aussi de nuancer la part novatrice des romantiques, qui tiraiient leurs sujets des mêmes pré-occupations que leurs contemporains pseudo-classiques. Ainsi, le premier poète romantique belge, André Van Hasselt, qui s'inspire de Victor Hugo et Lamartine, débute dans la presse littéraire avec des traductions, avec des poèmes sur les Grecs, avec des épîtres et éloges.

<sup>55</sup> Voir note 3.

lorisation. Dans la presse, cette situation se traduit par une absence quasi-totale de structures néerlandophones, conséquence d'une politique linguistique française imposée pendant vingt ans. Les journalistes flamands s'emparent donc souvent des feuilles francophones pour défendre leur langue, suscitant les moqueries des journalistes francophones qui militent pour la primauté du français. Les statuts inégaux du français et du néerlandais et la politique linguistique de francisation puis de néerlandisation des gouvernements dès le début du XIXe siècle font de la langue un enjeu national. Le romantisme en tant que phénomène discursif (un débat sur l'histoire et la nation) y porte sa couche identitaire : quelle langue exprime le mieux le peuple ? La dualité linguistique spécifique à la Belgique est ainsi remise en cause dans toute la presse belge. Comprendre l'évolution des idées littéraires en Belgique nécessite de prendre en compte ce facteur majeur, qui ne constitue pas uniquement une thématique, mais influence profondément les pratiques journalistiques et les opinions sur l'avenir de la littérature belge. Par exemple, le *Mercure belge* propose un système politique et littéraire bilingue, publant des poèmes dans les deux langues ; le *Letter-en Staatkundig Dagblad* est rédigé en « hollandais », défendant cette variante septentrionale<sup>56</sup> comme l'unique langue nationale du pays ; De Foere doit renoncer au bilinguisme de son *Spectateur belge* face aux plaintes de son lectorat, traduisant les tensions liées au système multilingue traditionnel dans la presse belge.<sup>57</sup> Les idées romantiques, qui associent langue, peuple et nation, contribuent ainsi à la création de deux systèmes périodiques distincts à un moment où la vie littéraire demeure encore bilingue.<sup>58</sup>

Pour soutenir ces prises de positions, la presse belge développe un récit national-romantique où l'accent est mis sur l'histoire littéraire nationale, indissociable de la question linguistique, dans le sillage du nationa-

<sup>56</sup> La problématique linguistique en Belgique n'est pas binaire : le français et le néerlandais se disputent la place de langue nationale, mais au sein même du néerlandais, on distingue encore le « hollandais » et toutes les variantes flamandes. L'orthographe Siegenbeek, le « hollandais », est développée au début du XIXe siècle par des professeurs hollandais aux Pays-Bas lorsque les provinces flamandes ne faisaient pas encore partie du pays. Du côté « flamand », il n'y avait pas d'orthographe qui réunissait toutes les variantes ; il y a eu plusieurs tentatives de codification au cours du XVIIIe siècle, mais aucune n'avait été adoptée par toutes les provinces.

<sup>57</sup> Cf. Charlotte Van Hooijdonk, « De literaire pers onder het 'fransche juk'. Taal, meertaligheid en vertaling tijdens de Franse Tijd in België (1795-1814) », *Tijdschrift voor Nederlandse Taal- en Letterkunde*, 139, 2/3, 2023, p. 259-281.

<sup>58</sup> Ce dont témoignent le format bilingue de nombreux concours poétiques, almanachs et sociétés.

lisme romantique européen<sup>59</sup> qui cherche à doter les nations émergentes de fondements historiques. L'histoire littéraire belge devient un terrain privilégié pour de nombreux critiques, convaincus qu'une littérature nationale doit avoir des racines anciennes. Cela se manifeste notamment par la publication de textes en ancien néerlandais, en dialectes romans ou en latin visant à raviver l'héritage médiéval et humaniste. Certains journaux sont entièrement dédiés à cette veine philologique. Jan Frans Willems<sup>60</sup> publie des textes anciens accompagnés de traductions en flamand contemporain dans ses *Mengelingen van historisch-vaderlandschen inhoud* (1827-1836) ; Frédéric de Reiffenberg rend compte des recherches actuelles (en néerlandais et en français) sur l'histoire et les lettres belges et publie des fragments historiques dans ses *Archives philologiques* (1825-1830). Le développement de ce type de journaux des deux côtés de la frontière linguistique illustre l'impact du romantisme sur les formes périodiques elles-mêmes. Mais ce retour au passé sert aussi à gérer la complexité linguistique belge dans ce contexte de nationalisme romantique. Reiffenberg, dans un article dans le *Mercure belge* sur l'histoire littéraire du pays, affirme la légitimité égale du français et du flamand. Pour ce critique, l'histoire littéraire du pays est en premier lieu définie par sa langue d'écriture. Ainsi, il explique que le français est introduit comme langue littéraire par Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas au XVI<sup>e</sup> siècle, qui « voulut naturaliser la poésie française dans la Belgique ».<sup>61</sup> Les origines respectives du français et du flamand structurent la perception de la littérature nationale : le flamand, perçu comme langue autochtone, incarne un passé lointain, tandis que le français, importé depuis la France, devient la langue de la modernité littéraire, qui rattache la Belgique à la France en guise de sous-système du champ littéraire français. Le flamand est relégué au rang de précurseur historique alors que le français s'impose comme langue légitime du « peuple belge ». Le monolinguisme dominant du récit national-romantique se trouve ainsi respecté.

Il fallait d'abord résoudre la question de la « nation » et de la « langue »,

59 « Romantic nationalism is the celebration of the nation (defined by its language, history, and cultural character) as an inspiring ideal for artistic expression; and the instrumentalization of that expression in ways of raising the political consciousness » (Joep Leerssen, « Notes towards a definition of romantic nationalism », *Romantik*, 2, 2013, p. 9-35: 28). Le nationalisme romantique est spécifique à la période « de transition » de 1800-1830 (*Ibid.*, p. 11).

60 Jan Frans Willems (1793-1846), surnommé le « Père du Mouvement Flamand », est l'écrivain flamand le plus connu de cette période. Poète, il a surtout gagné la renommée par ses travaux historiques sur la littérature flamande.

61 *Mercure belge*, vol. 1, p. 18.

conditions préalables à une production littéraire nationale et (donc) romantique propre. Mais ce retard ne signifie pas absence : à force de présenter la Belgique comme une terre d'accueil, on oublie que sa position en fait aussi un espace d'échanges dynamique, où les difficultés linguistiques et la position périphérique peuvent devenir des atouts. La presse belge accorde une place centrale à la traduction, filtrant, adaptant et réinscrivant les idées venues de l'Europe dans un contexte local. Le caractère périphérique de cet espace littéraire explique la réception spécifique du romantisme en Belgique. Les journaux s'emparent de thématiques souvent négligées dans les études romantiques, comme l'importance des littératures étrangères ou les théories de la traduction, qui sont à relier très concrètement à l'ambiance romantique européenne. La circulation des idées romantiques repose en grande partie sur les traductions, tant du patrimoine national (cf. *supra*) que des auteurs contemporains étrangers. L'importation de textes venus d'ailleurs se trouve au cœur des débats et les journaux belges théorisent abondamment la pratique de la traduction.<sup>62</sup> Les traductions de Byron ou Scott sont présentées comme de véritables événements romantiques. Le *Mathieu Laensbergh* s'exclame ainsi, le 19 janvier 1827, à la sortie des œuvres complètes de Scott à bas prix : « voilà la classe moyenne romantisée ! ». Si la plupart des traductions arrivent via Paris,<sup>63</sup> certains journalistes belges, comme Philippe Lesbroussart<sup>64</sup> dans le *Mercure belge*, traduisent directement des écrivains anglais. Ces œuvres sont appréciées en elles-mêmes,

62 Ce goût pour la traduction se remarque tôt déjà dans la presse belge. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le *Journal littéraire et politique des Pays-Bas autrichiens* (1786) utilisait la traduction pour construire une identité « belge » avant la lettre mais valorisait la traduction aussi comme une pratique littéraire en tant que telle (Cf. Vanacker, Beatrijs, van Hooijdonk, Charlotte, Van Puyvelde, Vanessa, Verschaffel, Tom, « Fashioning 'Belgian' Literature and Cultural Mediatorship in the *Journal littéraire et politique des Pays-Bas autrichiens* (1786) », *Journal of European Periodical Studies*, 7.2, 2022, p. 130-146).

63 « Anglo-Belgian literary relations, like most interliterary relations in 19th-century Belgium, have been strongly (over)determined by Anglo-French relations », avatar de ce « phenomenon of indirect contacts – i.e. contacts that are mediated by a different, more prestigious instance – [which] is quite common in peripheral literatures » (Lieven D'Hulst, « English Literature in Belgium : some introductory remarks », in Toremans, Tom & Verschueren, Walter (eds.), *Crossing Cultures. Nineteenth-Century Anglophone Literature in the Low Countries*, Leuven, Leuven University Press, 2009, p. 101-106: 103).

64 Philippe Lesbroussart (1781-1855) était un homme de lettres et journaliste belge qui avait acquis la gloire littéraire avec son poème « Les Belges ». Il était considéré comme un des meilleurs poètes belges de son époque.

mais servent aussi de modèles stimulants : si l'Angleterre a ses romans historiques, la Belgique doit avoir les siens. Les littératures étrangères peuvent contribuer au développement de la littérature endogène. Les feuilles à dominante romantique réclament généralement des traductions au plus près de l'original. *La Minerve des Pays-Bas* souhaite une « version presque littérale » de Goethe afin de mieux saisir son génie : « J'aime mieux voir un auteur à nu et tel qu'il est lui-même avec ses originalités, ses idées bizarres et ses incorrections, que de le lire aplani [...] par la plume du traducteur ».<sup>65</sup>

Cependant, les journaux montrant une inclination romantique plus marquée ne tiennent pas tous le même discours. Le *Letter- en Staatkundig Dagblad* et *De Argus* adoptent une position résolument hostile à l'influence étrangère, en particulier française. Le rédacteur du *Dagblad* espère qu'après 25 ans d'éloignement, le Flamand remplacera « l'attrait pour l'étranger par l'amour patriotique » (« de drift voor het vreemde met liefde tot het vaderlandsche », 1 février 1820, p. 4), toute langue étrangère véhiculant selon lui un « mode de vie étranger et des idées dénaturées » (« vreemde leefwijze en verbasterde denkbeelden »). Le *Dagblad* ne recense aucun ouvrage en langue étrangère, préférant d'abord renforcer la maîtrise du néerlandais avant d'ouvrir ses lecteurs aux littératures étrangères. *De Argus* distingue explicitement la « littérature nationale » (tout texte en néerlandais) de la « littérature étrangère » (qui inclut même les œuvres en français d'auteurs flamands). Cette séparation n'implique pas un rejet de la traduction. Au contraire, des poètes comme Byron doivent être traduits aussi vite et fidèlement que possible. Or, les traductions existantes de ces « tableaux intéressants et réellement romantiques » (« belangwekkend, echt romantisch tafe-reel ») de Byron sont critiquées pour ne pas rendre cette « simplicité, propre à la tonalité de la narration » (« die eenvoudigheid, welke den verhaaltoon eigen is ») de ses poèmes.<sup>66</sup> Ainsi, tout ce qui est original devrait être traduit pour combler une lacune dans la littérature néerlandaise : « il y a des domaines artistiques pour lesquels nous devons apprendre de l'étranger, et parmi ceux-ci on trouve notamment le roman » (« zoo zijn er [...] kunstvakken, waarin wij bij den vreemdeling moeten ter school gaan, en onder deze behoort zeker wel de roman »).<sup>67</sup> En attendant, les traductions permettent de pallier ce manque et d'aiguiser la plume des futurs romanciers.

La traduction demeure un exercice central dans l'apprentissage poétique. Si les classiques latins continuent d'être traduits, les jeunes poètes

<sup>65</sup> *Minerve des Pays-Bas*, 1829, vol. 1, p. 498.

<sup>66</sup> *De Argus*, vol. 3, 1826, p. 392

<sup>67</sup> *Ibid.*, vol. 2, 1826, p. 479.

s'essaient également à traduire « Ossian » ou Desbordes-Valmore en latin, ou Bilderdijk<sup>68</sup> en français. Le romantisme européen entre ainsi dans les journaux belges par le biais d'une pratique traductive bien classique et aux côtés des versions latines élaborées dans les collèges locaux.<sup>69</sup> Des figures pleinement associées au romantisme, comme Van Hasselt, comptent parmi les traducteurs les plus actifs, dans le cas de ce dernier de la poésie romantique allemande.<sup>70</sup> Ces traductions, perçues comme des œuvres poétiques à part entière, représentent près de la moitié de la production littéraire dans les journaux. Elles remplissent une double fonction : faire découvrir de nouveaux auteurs et idées, tout en offrant aux jeunes écrivains un espace d'expérimentation, où ils peuvent affirmer leur talent sans porter seuls le poids de l'autorité du texte. Il s'agit d'une pièce de poésie *neuve*, et cette qualité est la plus importante pour le journal qui essaie de plus en plus, sous l'impulsion du critère romantique de la nouveauté, à découvrir le futur génie poétique.

## La fabrication de deux discours romantiques

La littérature fonctionne ainsi, tant à travers les discours développés dans les journaux que dans le choix des extraits publiés, comme un outil de construction culturelle. Mais dans un pays où coexistent deux communautés linguistiques, chacune en position périphérique par rapport au grand voisin du nord ou du sud, le romantisme ne peut se formaliser de manière homogène. Dans cette ambiance romantique, marquée par une dynamique d'exclusion croissante entre les deux groupes, la langue devient le pivot central de la formation de deux discours romantiques distincts, bien avant l'émergence d'une production littéraire romantique.

L'hégémonie de la langue française mène à un champ littéraire français transnational dans lequel toute production en français s'inscrit logi-

68 Willem Bilderdijk (1756-1831) est le prototype du poète romantique mélancolique qui voit sa pratique littéraire comme une vocation presque hugolienne.

69 Cette pratique omniprésente dans les journaux belges de l'époque est liée au fait qu'une grande partie des journalistes étaient aussi professeurs dans l'enseignement secondaire, désireux de montrer les progrès de leurs élèves.

70 Cf. Christine Lombez, *La traduction de la poésie allemande en français dans la première moitié du XIXe siècle : réception et interaction poétique*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2009, p. 10.

quement dans la littérature française.<sup>71</sup> Fortement tournés vers Paris, les journaux littéraires belges appréhendent le romantisme à travers les débats parisiens, importés directement par la contrefaçon et l'installation en Belgique de nombreux journalistes, hommes de lettres et imprimeurs venus de France:<sup>72</sup> l'introduction du romantisme français y est donc quasi simultanée. En 1826, le critique Baron,<sup>73</sup> d'origine française, conclut son premier feuilleton littéraire dans le *Journal de Bruxelles*<sup>74</sup> par une « profession de foi littéraire » (4 janvier). Selon lui, un journal peut et doit se réclamer d'un courant esthétique. « Qu'on lise donc sur [...] notre [couverture] : réforme littéraire ». Baron s'inspire du *Globe*,<sup>75</sup> journal parisien contrefait à Bruxelles, pour associer libéralisme et romantisme, proclamant le *Journal de Bruxelles* premier journal romantique belge. La réticence des journalistes belges, majoritairement libéraux, à adopter pleinement le romantisme jusque-là s'explique en partie par le fait qu'en France, ce courant avait d'abord été récupéré par le camp royaliste et conservateur. Le libéral Baron, quant à lui, comprend « à peine qu'un libéral ne soit pas romantique ». <sup>76</sup> L'article de Baron, en liant explicitement engagement politique et

<sup>71</sup> Cf. *supra*, la prise de position linguistique de Reiffenberg dans le *Mercure belge*.

<sup>72</sup> Le Royaume Uni des Pays-Bas accueillait libéralement tous les réfugiés français, bannis ou échappant la censure. Il s'agissait notamment de journalistes, hommes politiques et imprimeurs libéraux et qui, arrivés à Bruxelles, Gand ou Liège, y fondaient leurs propres imprimeries et leurs propres organes de presse (Wim Lemmens, «“Une terre hospitalière et libre”? Franse migranten tussen restauratie en revolutie in het Brussel van Willem I (1815-1830) », *De Negentiende Eeuw*, 2012, 36(4), p. 263-284).

<sup>73</sup> Le poète, professeur et journaliste Auguste Baron (1794-1862) s'installe à Bruxelles en 1822 pour travailler au *Journal de Bruxelles* et devenir, plus tard, professeur d'histoire de littérature française à l'université de Bruxelles.

<sup>74</sup> Quotidien officiel (1820-1827) dédié, en premier lieu, à informer les Belges des nouvelles politiques du monde et des actes et décisions du gouvernement ; le journal devient assez vite une feuille ultralibérale d'opposition.

<sup>75</sup> Ce journal (1824-1830) est créé par des journalistes jeunes qui ont « élaboré l'idée d'une révolution littéraire telle que pouvait la concevoir et devait la souhaiter le libéralisme » (Paul Bénichou, *Romantismes français I. Le sacre de l'écrivain. Le temps des prophètes*, Paris, Gallimard, 2004 [1996] : p. 285).

<sup>76</sup> Le romantisme était le fait d'hommes de lettres conservateurs et royalistes jusqu'à la publication de *Racine et Shakespeare* de Stendhal (1823) et la profession de foi du *Globe* (Cf. *Ibid.*, p. 282-298). Bénichou montre néanmoins que les libéraux étaient les premiers à mettre en question la poétique classique et à discuter du nouveau « genre ». On remarque la même chose dans les journaux belges : les journaux ouvertement libéraux sont les premiers à écrire sur (contre) le romantisme, avant que d'autres journaux s'emparent du sujet pour le défendre.

esthétique, bouleverse le paysage périodique belge, suscite un débat assidu et entraîne de nombreuses autres conversions dans la presse francophone. Dès lors, les journaux belges se déclarent prêts à discuter du nouveau courant. Les journalistes belges se présentent volontiers dans une position de commentateur et de critique. Entre février et mai 1826, Paul Devaux<sup>77</sup> publie dans le *Mathieu Laensbergh* une série d'articles, intitulée « Du romantisme », qui illustre bien cette posture :

je ne suis nullement auteur de la doctrine littéraire que je veux [...] faire connaître [à mes lecteurs] ; d'autres se sont donné cette peine là pour moi ; j'y ai réfléchi, et je me suis rangé de leur avis. Tout au plus y trouverez-vous quelques modifications et quelques idées accessoires de ma façon (11 février 1826).

Dans ces lettres, Devaux donne un cours théorique sur les nouvelles idées romantiques et critique certaines pratiques classiques, en particulier dans le domaine théâtral, dans la lignée des débats relayés par la presse française. S'appuyant sur Stendhal, Visconti, Schlegel et Manzoni, il rejette les règles des unités dramatiques, jugées nuisibles à l'art, et plaide pour un style et une langue (en prose) plus proches de l'histoire et des personnages. Ainsi, la presse francophone aborde le romantisme à la fois comme une question esthétique et politique, en le liant aux idées de liberté, de modernité et d'émancipation de l'art.

Pour les journaux flamands, par contre, l'hégémonie du français dans la société fait de la langue le sujet principal du renouvellement esthétique. Leur romantisme s'inscrit avant tout dans une dynamique identitaire et dans un projet de construction nationale. Les journalistes flamands, souvent bilingues, lisent les mêmes journaux francophones, endogènes ou contrefaits, et accèdent aux nouveautés étrangères via des traductions françaises. La France est donc un référent proche, mais le romantisme politique et esthétique français ne leur suffit pas à répondre à la situation de subordination du néerlandais dans le champ littéraire. C'est ce que souligne De Foere, qui affirme ne pas avoir la possibilité de créer un « foyer littéraire » à côté du « foyer religieux et politique » qu'il entretient dans son *Spectateur* : selon lui, le gouvernement agit contre l'identité, la religion et la langue du peuple belge. Il chercherait à imposer un néerlandais « pro-

<sup>77</sup> Paul Devaux (1801-1880) était un homme politique libéral belge, considéré comme l'un des pères fondateurs de la Belgique. Journaliste oppositionnel avant 1830, il a co-rédigé la constitution belge.

testant », niant la spécificité et la « grammaire naturelle » du « peuple » flamand, catholique (1823, tome 18, 375-382). Le romantisme du *Spectateur* vise à établir le flamand comme outil d'émancipation culturelle, dans une logique où la littérature doit soutenir la triade peuple-langue-culture. Elle ne pourra pleinement se développer que lorsque la langue néerlandaise sera codifiée, valorisée à égalité avec la française<sup>78</sup> et qu'un sentiment d'unité nationale et culturelle existera dans tout le pays.

Ainsi, plutôt que d'insister sur la portée révolutionnaire de la nouvelle esthétique, les journaux flamands mettent en avant le versant relativiste du romantisme. Pour eux, la forme et le contenu d'un genre doivent varier d'une nation à l'autre, comme le dit *De Argus* à propos de la tragédie :

Puisque les opinions sur le bien, le beau, varient selon les nations, il en résulte naturellement une différence notable dans la forme, le déroulement, voire souvent dans toute la structure de la tragédie ; pour la même raison, notre goût s'attache de préférence à des sujets tragiques qui sont liés à nos moeurs ancestrales ou à notre sol natal.<sup>79</sup>

*De Argus* ne condamne pas frontalement des genres populaires comme le (mélodrame ou le roman, et adopte ainsi, plus profondément que les journaux francophones, les principes de l'école romantique.<sup>80</sup> Il ne sent pourtant pas le besoin de s'en réclamer explicitement.

Les journaux néerlandophones accueillent le romantisme dans une veine plus historique et philologique, centrée sur la langue et la mémoire nationales. La dimension philologique, philosophique, linguistique et nationale, si essentielle au romantisme allemand,<sup>81</sup> vient ici ré-

<sup>78</sup> Toute une génération d'écrivains flamands qui défendent le néerlandais postulent cette thèse. C'est notamment défendu dans la *Verhandeling over de Nederduytsche Tael- en Letterkunde* par Jan Frans Willems en 1819.

<sup>79</sup> «Daar nu de meningen omtrent het goede, het schoone, [...] bij verschillende nation uit een loopende, zoo volgt hieruit, als van zelf, een aanmerkelijk verschil in den vorm en gang, ja veeltjds in den geheelen aanleg des treurspels, zoo als dan ook, om diezelfde reden, onze smaak zich bij voorkeur hecht aan die tragische onderwerpen, welke met onze voorouderlijke zeden of met den vaderlijken grond in verband staan» (*De Argus*, 1 février 1826, n. 5, p. 81).

<sup>80</sup> En outre, le journal propose un discours homogène et une ligne idéologique continue. En ce sens, il fait plus pamphlétaire que les journaux francophones qui se proclament « romantiques » à partir de 1826.

<sup>81</sup> Cf. Angela Esterhammer, *The Romantic Performative: Language and Action in British and German Romanticism*, Stanford, Stanford University Press, 2000.

pondre à un besoin que le romantisme français ne saurait combler.<sup>82</sup> Les journaux se présentent davantage comme des archives, des recueils offrant des sources historiques et des réflexions théoriques susceptibles d'inspirer les écrivains.<sup>83</sup> La littérature y sert à illustrer l'ancienneté et la richesse de la langue. *De Argus* s'éloigne par exemple de son programme esthétique lorsqu'il s'agit de lutter contre l'influence de la langue et de la culture françaises. Les (très rares) poèmes publiés dans le journal sont presque toujours des satires contre le français ou des éloges patriotiques. Dans ce cas, l'interdit que le romantique *Argus* opposait habituellement aux poèmes de circonstance est levé.<sup>84</sup> La défense du projet linguistique et national l'emporte systématiquement sur l'alliance esthétique : *De Argus* attaque le journal romantique *la Sentinel*<sup>85</sup> pour sa francophilie et ne mentionne les poètes belges francophones que pour les exhorter à écrire en néerlandais : certes, le poète timidement romantique Smits montre de « véritables capacités poétiques » (« waarachtige dichterlijke bekwaamheden »), mais il devrait « changer les cordes de sa lyre puissante » (« andere snaren op zijne krachtige lier ») et chanter en néerlandais.<sup>86</sup>

Ce qui distingue les deux systèmes critiques, c'est la manière dont le romantisme européen est mobilisé pour répondre à des enjeux spécifiques. Tous deux s'appuient sur l'idée bonaldienne, largement partagée en Belgique, selon laquelle la littérature est l'expression de la société. La

82 En schématisant fort, le romantisme en France prend ses assises sur des réflexions esthétiques et politiques en premier lieu, combattant une littérature classique puissante, avec un focus sur le théâtre, alors qu'en Allemagne, les précurseurs romantiques tels que Herder et Schiller étaient plutôt des théoriciens et philosophes sur le peuple et sa langue. Ils s'inscrivent dans la continuité et l'approfondissement plutôt que dans la rupture. Cela explique sans doute aussi que les journalistes flamands ne sentaient pas le besoin, comme leurs collègues francophones, de se prononcer explicitement pour ou contre le romantisme.

83 Il est probable que ces pratiques aient été inspirées par les contacts que certains hommes de lettres flamands entretenaient avec des intellectuels allemands. Jan Frans Willems entretenait par exemple une correspondance avec Hoffmann von Fal-lersleben et Guillaume I<sup>er</sup> engageait plusieurs professeurs allemands pour occuper des chaires de philosophie et de sciences aux universités belges.

84 Cf. Janneke Weijermars, *Stiefbroeders. Zuid-Nederlandse letteren en natievorming onder Willem I, 1814-1834*, Hilversum, Verloren, 2012, p. 298.

85 La *Sentinelle du Royaume des Pays-Bas* (1825-1830) est un journal romantique publié à Bruxelles. Il propose notamment une chronique des spectacles bruxellois, de nombreux critiques et essais littéraires et une rubrique satirique qui donne un aperçu de la vie journalistique, littéraire et mondaine à Bruxelles.

86 *De Argus*, vol. 1, p. 27-28.

presse francophone s'en empare comme d'un outil de combat politique et esthétique, pour créer un centre critique belge au sein de la littérature française. La presse néerlandophone, elle, en fait un levier de légitimation linguistique et identitaire, davantage préoccupée par l'émancipation culturelle face à la domination francophone. Le romantisme belge s'exprime ainsi principalement à travers la réflexion critique (*Mathieu Laensberg*), les traductions inédites (*Mercure belge*), les pamphlets sur le lien entre peuple, langue et histoire (*Letter- en Staatkundig Dagblad*), les articles valorisant l'émotion du lecteur plutôt que les critères classiques (*De Argus, Sentinel*), les aperçus historiques qui redonnent une place au Moyen Âge et à la Renaissance (*Mengelingen, Archives*), ou encore une réflexion, dans toutes ces publications périodiques, sur la pertinence de ces nouveautés esthétiques pour un public spécifiquement belge, flamand et/ou francophone. Ce débat transforme déjà bien avant 1830 les formes journalistiques et le rôle du critique littéraire. Le feuilleton littéraire apparaît dès 1824 dans *l'Aristarque* ; le théâtre est de plus en plus traité comme un genre littéraire et non comme un événement mondain ; l'écart entre journaux littéraires et politiques se creuse davantage et le critique littéraire acquiert une influence croissante dans la carrière des écrivains. Les journaux littéraires deviennent peu à peu des acteurs du champ littéraire, participant activement à l'émergence d'un espace critique national.

## Le rôle structurant des institutions littéraires

Le débat romantique des années 1820 influence très tôt la critique journalistique, révélant un romantisme plus productif que l'on ne pensait. Pourtant, même les journaux « romantiques » continuent à publier de nombreux textes classiques ou de circonstance. Ce paradoxe s'explique par le contexte institutionnel des journaux littéraires belges : en l'absence de véritables infrastructures de presse,<sup>87</sup> ils s'appuient sur des sociétés, académies et autres formes de sociabilité littéraire. Cette sociabilité structure en profondeur les choix éditoriaux des journaux. Elle encourage une littérature de consensus plutôt qu'un espace conflictuel et idéologique.

<sup>87</sup> Les initiatives relèvent soit du gouvernement (journaux officiels), soit d'imprimeurs (feuilles d'information et d'annonces), soit de sociétés littéraires désireuses de diffuser leurs travaux.

Les sociétés jouent un rôle central dans le champ littéraire belge : elles en assurent la production, la légitimation et souvent la diffusion.<sup>88</sup> Elles forment le centre des réseaux littéraires, politiques et journalistiques. Guillaume I<sup>er</sup> les soutient activement dans le cadre de sa politique d'unification culturelle : il rétablit l'Académie royale<sup>89</sup> en 1816, finance Concordia<sup>90</sup> à Bruxelles (1819) et transforme plusieurs chambres de rhétorique<sup>91</sup> en *Koninklijke Maatschappijen* (sociétés royales), notamment à Bruxelles et à Gand. Issue de ces cercles mêmes, la presse se concentre dans les lieux mêmes où la vie littéraire est la plus institutionnalisée. Les rédactions, souvent internationales, reflètent la composition de ces sociétés. Guillaume I<sup>er</sup> encourage les fonctionnaires et professeurs hollandais envoyés en Belgique à intégrer les sociétés belges, favorisant ainsi des collaborations avec des Flamands pour fonder des journaux comme *De Argus* (lié à Concordia) ou le *Letter- en Staatkundig Dagblad*, né d'une initiative de la Société Royale de Gand.<sup>92</sup> Après l'échec de ce journal en 1820, les rédacteurs fondent la société *Regat Prudentia Vires*.<sup>93</sup> De leur côté, des réfugiés français, accueillis par le gouvernement hospitalier de Guillaume I<sup>er</sup>, rejoignent la Société de Littérature<sup>94</sup> à Bruxelles, d'où émane le *Mercure*

88 Cf. Willem Van den Berg, Piet Couttenier, *Alles is taal geworden. Geschiedenis van de Nederlandse literatuur 1800-1900*, Amsterdam, Bert Bakker, 2016 [2009], p. 11.

89 L'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles est initialement fondée comme Société Littéraire (1769-1772) sous la période autrichienne, devenant très vite l'Académie impériale et royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles (1772-1794). Sous la période française, ses activités sont suspendues, mais Guillaume I<sup>er</sup> la rétablit en 1816. Elle a une classe de Sciences et une classe de Lettres. Le roi nommait beaucoup de membres des Pays-Bas septentrionaux, dans l'espoir de faire entrer l'Académie dans son projet linguistique.

90 La société royale Concordia (koninklijk genootschap Concordia), néerlandophone, est fondée en 1819 pour encourager l'étude de la langue et de la littérature néerlandaises en Belgique. Elle cesse ses activités en 1830.

91 Les chambres de rhétorique fonctionnaient en Flandre, depuis le Moyen Âge, comme des instances de consécration littéraire par la création de concours et de prix. Le modèle des chambres de rhétorique met en valeur la pratique orale de passe-temps que constitue la pratique littéraire.

92 La Société Royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand, plus ou moins bilingue, est fondée en 1808.

93 La Société Regat Prudentia Vires est fondée à Gand en 1821 et prenait comme modèle les sociétés littéraires du nord du royaume. Elle fonctionnait comme le pendant plus informel et exclusivement néerlandophone de la Société Royale de Gand.

94 La Société de Littérature de Bruxelles est fondée en 1800 et disparaît en 1823. Elle publie de très nombreux almanachs et recueils.

belge. A Gand, les *Annales belges* et le *Messager des Sciences et des Arts* réunissent des collaborateurs d'origines diverses, membres de la Société Royale. Ces journaux reflètent la fluidité des réseaux et les dynamiques de la vie littéraire belge à cette époque : on retrouve ainsi le Français Raoul<sup>95</sup> dans les sociétés et dans la presse flamandes et francophones, et par son intermédiaire, des orangistes<sup>96</sup> flamands comme Lebrocqy<sup>97</sup> et Vervier<sup>98</sup> intègrent des journaux français bruxellois.

Il n'est donc pas surprenant que les sociétés littéraires jouent un rôle majeur en tant qu'instances de légitimation. Alors que les journaux du XVIII<sup>e</sup> siècle relevaient souvent d'initiatives individuelles, ceux du XIX<sup>e</sup> siècle se présentent comme émanant de sociétés. Le *Messager des Sciences et des Arts* se dit « publié par la Société des Beaux-Arts et des Lettres » sur sa page de couverture, les *Annales littéraires* sont rédigées « par une société de gens de lettres ». La sociabilité comme cadre préalable à la création du journal est importante aussi bien pour les titres plus traditionnels que pour les plus modernes, car elle incarne l'idéal de la culture littéraire : véritables moteurs de la vie intellectuelle, les sociétés sont perçues comme garantes de la continuité littéraire dans une histoire marquée par des 'dominations étrangères'<sup>99</sup> qui caractériseraient la Belgique. Le *Mercure belge*, rédigé par une « société de gens de lettres », ouvre son premier volume sur une histoire des lettres en Belgique depuis César,<sup>100</sup> qui est en fait l'histoire des institutions (chambres de rhétorique, académies) où la littérature a été créée et protégée. Les rubriques littéraires, dans la plupart des journaux, rendent compte en priorité des activités des sociétés : la section littéraire

<sup>95</sup> Louis-Vincent Raoul (1770-1848) est né en France et y est célébré comme traducteur satirique. Il déménage en Belgique en 1815 et devient journaliste et professeur. Il obtient la nationalité néerlandaise (puis belge) en 1816.

<sup>96</sup> Courant politique favorable à l'union entre la Belgique et les Pays-Bas sous Guillaume I<sup>er</sup>, d'Orange-Nassau.

<sup>97</sup> Pierre Lebrocqy (1797-1864) est né à Gand et est le premier à faire carrière comme journaliste exclusivement.

<sup>98</sup> Charles ou Karel Vervier (1789-1872) est né à Gand et a rempli de nombreuses fonctions culturelles et politiques en plus d'être poète. Il faisait partie de nombreuses sociétés littéraires.

<sup>99</sup> On concevait l'histoire du pays comme sous le joug d'autres puissances contrôlant le territoire belge : l'Espagne, l'Autriche, la France, et enfin les Pays-Bas (Cf. Jean Stengers, « Le mythe des dominations étrangères dans l'historiographie belge », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1981, 59(2), p. 382-401). Les sociétés apparaissent dans les journaux comme les seules institutions qui ont garanti la continuité d'une certaine identité belge.

<sup>100</sup> *Mercure belge*, vol. 1, p. 15-26.

raire du *Dagblad* se compose notamment de discours et de rapports issus des chambres de rhétorique flamandes. Les journaux littéraires apparaissent ainsi comme le prolongement des sociétés, ce que souligne l'éditeur des *Annales belges* dans un avant-propos de 1817 : émanant de la Société Royale de Gand et « désirant imiter cette illustre réunion, et dans sa marche et dans ses principes », il appelle les « savans, les littérateurs » à « nous aider de leurs conseils, et même de leur coopération ». Le journal veut copier la finalité et le fonctionnement de la Société, en mettant l'accent sur sa valeur collaborative.

Ce réseau institutionnel derrière les journaux explique certaines spécificités de la presse littéraire belge. La diversité culturelle de ses membres, venus de toute l'Europe, favorise la traduction et la médiation : les romantiques allemands sont introduits par des membres de Concordia et de la Société Royale et trouvent ainsi leur place dans les journaux néerlandophones. Le critique hollandais Van Ghert,<sup>101</sup> qui avait étudié à Iéna auprès de Hegel, parle des romantiques et idéalistes allemands Fichte, Schelling et Hegel à Concordia ; ses discours sont reproduits et commentés dans *De Argus*. Van Ghert présente ces penseurs allemands comme une source d'inspiration pour une littérature nationale. De même, lorsque le *Dagblad* rend compte des activités de la Société Royale de Gand, il commente le choix linguistique des orateurs, notant seulement en passant que le style d'un romantique tel que Schiller est admirable :

[Monsieur Lemaire] a lu une traduction française du portrait de Guillaume le Taciturne et du Comte d'Egmont, tiré des œuvres de Schiller, dont les pensées philosophiques sont si heureusement revêtues des couleurs d'une expression poétique. La traduction nous a paru claire et expressive, sans *germanismes* [...] ; mais nous aurions préféré que l'orateur talentueux eût dépeint ces deux figures de notre patrie en langue néerlandaise, car, à notre avis, notre langue est bien plus souple pour la traduction que le français.<sup>102</sup>

<sup>101</sup> Pieter Gabriël van Ghert (1782-1852) était un professeur et journaliste hollandais qui détenait quelques fonctions politiques au sud du royaume avant 1830.

<sup>102</sup> «[De heer Lemaire] las eene fransche vertaling van het portret Willem den Zwijger en van den Grave van Egmont, uit de werken van Schiller wiens wijsgeerige gedachten zoo gelukkig met de kleuren eener dichterlijke uitdrukking bekleed zijn. De vertaling kwam ons zuiver en nadrukkelijk voor, zonder germanismes [...] ; doch liever hadden wij gehad dat de vernuftige redenaar, dit tweetal vaderlandsche mannen in de Nederlandsche taal had afgeschilderd, daar, ons dunkens, onze taal

Les réflexions romantiques présentes dans les journaux flamands s'ancrent donc dans une réalité académique et s'articulent étroitement avec les débats linguistiques qui constituent le socle même de ces journaux.

Le fonctionnement de cette réalité académique repose sur un idéal de fraternité, d'entraide et d'émulation. Les hommes de lettres belges dépendent largement des relations nouées au sein des sociétés et académies afin de décrocher de nouveaux projets, d'éditer un ouvrage, de remporter des prix et (donc) une légitimité littéraire. La société constitue un public sûr mais divers. La littérature qui y est produite et appréciée correspond à un consensus partagé par cette diversité de sensibilités. Il s'agit avant tout d'une littérature oratoire et de circonstance. Dans les recueils et brochures publiés par les sociétés, on retrouve des discours d'ouverture de séances de sociétés, des épîtres adressées à des collègues-membres, des traductions de poèmes écrits par des *socii*, ou encore des poèmes primés lors de concours organisés par ces mêmes sociétés. Ces textes, souvent de genre fugtif, ont pour fonction principale d'entretenir les liens de sociabilité. C'est pour cette raison aussi que les débats politiques en sont généralement exclus, au profit de sujets consensuels comme l'histoire. Ainsi, la Société de Littérature de Bruxelles institue un prix annuel pour un texte en prose, « choisi par préférence dans l'histoire nationale », et l'Académie Royale est pionnière dans l'édition de textes moyen-néerlandais.<sup>103</sup> Par ailleurs, les *Mengelingen* de Willems s'inscrivent dans ses travaux pour la commission *Rerum Belgicarum Scriptores*, de l'Académie Royale.<sup>104</sup> Le retour au passé dans les journaux relève donc d'une logique institutionnelle.

veel buigzamer voor de vertaling is als de fransche» (*Dagblad*, 20 augustus 1820).

<sup>103</sup> Cf. Marcel De Smedt, *Taalkundige en literaire modellen in de Académie Royale*, in Dirk De Geest, Reine Meylaerts (dir.), *Littératures en Belgique/ Literaturen in België. Diversités culturelles et dynamiques littéraires/ Culturele diversiteit en literaire dynamiek*, Bruxelles, Peter Lang, 2004, p. 89-101.

<sup>104</sup> Cette commission pour l'étude de l'histoire néerlandaise est fondée par le roi en 1826, afin de stimuler l'édition de sources historiques. Ce lien entre académies, gouvernement et historiographie était prégnant au XVIII<sup>e</sup> siècle en Belgique (Cf. Tom Verschaffel, « Leren sterven voor het vaderland. Historische drama's in het negentiende-eeuwse België », *BMGN*, 113, 2, 1998, p. 145-176), mais prend un tournant patriotique et romantique dans les années 1820 (cf. Jo Tollebeek, « Geschiedenis in Mémoires. De historische ambities van de Brusselse Académie », in Jo Tollebeek, ElsvWitte, Ginette Kurgan (dir.), *De wereld van de Zuidelijke geleerden: de Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles onder Willem I*, Leuven: Peeters, 2018, p. 171-192).

Les journaux valorisent particulièrement les membres de leurs cercles, comme le fait Raoul dans le *Mercure belge* en louant les travaux de l'historien Raepsaet (qui fréquente les mêmes sociétés que lui), qu'il décrit comme « un des hommes du royaume qui a pénétré le plus avant dans nos antiquités historiques, et son nouvel ouvrage ajoutera encore à sa réputation littéraire » (tome VII, p. 20). Cette solidarité conduit parfois à des écarts par rapport à la ligne éditoriale du journal. Bien que Raoul déplore par ailleurs l'impossibilité d'aborder les sciences dans un journal littéraire, il choisit néanmoins de recenser le *Traité d'Arithmétique* de J.G. Garnier, membre, comme lui, de la Société Royale de Gand. Ainsi, les relations nouées au sein des sociétés peuvent exercer une influence concrète sur les journaux. Issus des mêmes milieux et membres des mêmes cercles, les journalistes partagent généralement des idéaux communs. Pourtant, cette proximité peut également accentuer l'hétérogénéité idéologique des journaux. Le *Mercure belge*, composé de membres de la Société de Littérature de Bruxelles, reflète cette diversité : ce groupe s'était initialement opposé à la politique linguistique de Guillaume I<sup>er</sup>. Cependant, l'arrivée, dès 1819, de professeurs et journalistes hollandais et français dans les sociétés bruxelloises contribue à nuancer les positions exprimées dans ces journaux. Le *Mercure* inclut ainsi de la littérature néerlandaise, des discours pro-gouvernementaux et des traductions du néerlandais, alors que quelques-uns de ses membres fondateurs restent fermement opposés au gouvernement et continuent à railler la langue néerlandaise. Ces journaux littéraires, en tant que relais des institutions, ont pour vocation de cultiver la mesure et le relationnel, la bonne entente au-delà des divergences : l'idée d'un journal défendant une seule esthétique de façon pamphlétaire y est absente, voire inconcevable.

Au-delà des genres, des discours et de la diversité des opinions, d'autres pistes méritent d'être explorées pour comprendre le contenu des journaux littéraires à la lumière de leur contexte institutionnel. Ainsi, la langue de plus en plus policée et monolingue dans les journaux littéraires néerlandophones et francophones ne reflète pas la réalité multilingue du début du XIX<sup>e</sup> siècle, marquée par la présence de textes en dialectes wallons et flamands, ou encore par des concours poétiques bilingues. C'est au sein des académies et sociétés qu'un certain monolinguisme tend à s'imposer, en particulier dans les sociétés et chambres néerlandophones, investies par des administrateurs hollandais dans le cadre du projet linguistique national du roi. Le *Dagblad* note en effet qu'on « crée partout des sociétés littéraires, dédiées à l'exercice de notre langue nationale » (« overal wor-

den letterkundige maatschappijen gevormd, welke zich aan het beöefenen onzer volkstaal toewijden »).<sup>105</sup> La politique linguistique trouve ainsi ses assises au cœur même du dispositif normatif de la littérature et s'étend par-là dans les journaux.<sup>106</sup>

## Conclusion

Loin d'être un simple support de la production littéraire, le journal littéraire belge du début du XIXe siècle apparaît comme un espace structurant du champ littéraire, profondément marqué par des dynamiques institutionnelles, linguistiques et romantico-nationales. La littérature qu'il contient ne cherche pas l'innovation formelle, mais remplit une fonction précise : celle de médiation, de légitimation et de relation. Elle sert à faire société, à tisser des liens entre auteurs, lecteurs, critiques et institutions. C'est pourquoi l'on y trouve, sur un même plan, poètes ambitieux et auteurs occasionnels, discours passionnés sur les nouveautés romantiques et traductions scolaires. Au sein de ce foisonnement, le romantisme ne s'exprime pas tant dans les œuvres que dans les discours et choix formels des journaux. Ce romantisme belge d'avant 1830 n'est pas un courant homogène, mais une configuration médiatisée et fragmentée, participant à la construction nationale et, surtout, à la mise en place d'une presse et d'une critique littéraire professionnelles. En croisant des corpus généralement tenus séparés (journaux francophones et flamands), on comprend mieux les colorations spécifiques que prennent les idées romantiques en Belgique, liées à sa situation géographique et politique entre différentes cultures et langues. Tous partagent un goût pour la littérature étrangère et la traduction, mais leur rapport au romantisme a des accents propres, reflétant le statut différent des deux langues en Belgique, et la prégnance des idées herdériennes et romantiques.

La presse littéraire belge avant 1830 n'est donc pas en retard, mais se trouve dans un moment de gestation où elle invente 'son' champ littéraire. Elle construit les outils critiques, les récits historiques, les pratiques traduc-

<sup>105</sup> *Dagblad*, 4 février 1820, p. 2.

<sup>106</sup> Le *Dagblad* et *De Argus* sont les premiers journaux littéraires à être rédigés dans l'orthographe courante au nord et à traduire systématiquement les citations françaises. Ils corrigent aussi la langue de leurs correspondants avant de publier leurs lettres. En général, jusque-là, les journaux flamands choisissaient un système, mais ne s'y tenaient pas à tout prix ; le français n'était jamais traduit car on supposait la langue connue de leurs lecteurs.

tives et les cadres de pensée qui rendront possible, plus tard, une production fictionnelle romantique belge, mais qui, avant 1830, remplissent déjà pleinement les fonctions assignées à la littérature. Après 1830, cette production romantique s'exprimera hors du cadre institutionnel et journalistique, mais elle y prend bel et bien naissance. C'est ce que montre éloquemment le manifeste satirique de Prudens Van Duyse *Wanorde en Omwenteling op den Vlaamschen Zangberg* en 1830, qui marque l'avènement du romantisme dans la littérature flamande. Il s'inspire largement du travail critique et des exemples littéraires publiés dans *De Argus*.<sup>107</sup> Maintenant que la langue a retrouvé sa dignité, dit-il, il s'agit de combattre les institutions assourdissantes que sont les sociétés et leur poésie de circonstance. C'est dire l'importance du débat romantique en Belgique : il faut relire le romantisme belge comme un phénomène médiatique, qui met en question l'environnement linguistique et institutionnel de la vie littéraire en Belgique, tout en intégrant pleinement le renouveau esthétique porté par les thèses schlegéliennes et hugoliennes. Dans cette perspective, à la suite de Van Duyse, cette étude invite à reconsiderer le romantisme belge non comme un simple sous-chapitre esthétique, mais comme un phénomène médiatique, linguistique et institutionnel, révélateur des modalités de la modernisation du regard littéraire dans des cultures « périphériques ». Elle propose de repenser le rôle de la presse littéraire non seulement comme lieu de diffusion, mais comme lieu de fabrication du littéraire, d'émergence de la critique littéraire et de naissance d'une culture médiatique. Cet article plaide ainsi pour une histoire critique de l'époque romantique, pour une réévaluation du début du XIXe siècle qui dépasse les seules catégories esthétiques et la production fictionnelle et qui ne considère plus cette période comme un simple moment de transition. La presse littéraire belge y joue un rôle pionnier : elle accompagne, mais surtout précède et prépare les premiers balbutiements romantiques en Belgique.

<sup>107</sup> Cf. Janneke Weijermars, *op. cit.*, p. 318.

